

détestable réputation, et celle-là aussi est usurpée ; son nom fait pousser des cris de paon à la jeune et ardente génération des barbouilleurs de toile : « Quel paresseux ! s'écrie-t-on en chœur, lorsque sa personnalité est en jeu. Du talent, c'est vrai ; mais il n'a rien produit. Deux toiles au Musée, voilà son bagage. On a fait du bruit autour de sa première œuvre, et puis, c'est tout. D'ailleurs, pourquoi eût-il travaillé ? il est riche. Comme le bon Jean de Lafontaine il a passé la moitié de sa vie à dormir et l'autre à ne rien faire ; à quoi l'eût mené un plus rude labeur ? Au fond, il a bien fait. »

Pas un de nos lecteurs, pour peu qu'il s'occupe de peinture, pour peu qu'il suive nos expositions, n'aura besoin de demander le nom de cet exécrationnable fainéant. Le dernier rapin le connaît. Le voilà, c'est lui, c'est bien lui, c'est Claude-Anthelme-Honoré Trimolet !

Et, malheureusement, cette réputation, c'est bien un peu l'auteur qui se l'est faite. Dans une autobiographie publiée par la *Revue*, en 1850, M. Trimolet qui croyait railler, faire du paradoxe et broder une charmante plaisanterie à l'usage de son ami Châtelain, M. Trimolet s'amuse à parler de sa paresse innée, de son amour insurmontable pour la flânerie et le farniente ; il déclare qu'il ne fait rien, n'a rien fait et ne fera jamais rien ; mais la preuve qu'il n'en pense pas un mot, c'est que, dans sa notice, qu'il ne pouvait raisonnablement pas trouver mal écrite, il se plaint de ne pas savoir tenir la plume, de n'avoir ni intelligence ni esprit, de n'être en tout qu'un misérable singe et de n'avoir jamais essayé que ce qu'il ne savait pas faire. A cette bonhomie gouailleuse, à cette verve gauloise, le public avait bien compris que l'auteur se moquait, mais, pour se venger, il feignit de croire à cette prétendue paresse, et les mêmes bons lecteurs qui n'acceptèrent pas que M. Trimolet fût un écrivain rabâcheur et pesant, consentirent, sur sa parole et sans